

RIVALITÉ

Tout avait pourtant commencé normalement. Nous étions le 1er septembre 2019, je dégustais mon diabolo fraise comme à mon habitude sur la terrasse du Vanilla Café. Je discutais tranquillement avec le serveur quand soudain, nous entendîmes un cri perçant venant de l'intérieur. Nous nous précipitâmes à l'endroit où avaient fait irruption les hurlements, dans la cuisine. Je rentrai dans la pièce et vis le cuisinier pâle comme un linge qui pointait du doigt la chambre froide ouverte, et je compris vite pourquoi. Un corps masculin était suspendu comme un jambon, la tête crochetée à une esse et le corps balaféré. En tant qu'enquêtrice, je pris les choses en main et demandai au serveur de faire asseoir le cuisinier, puis d'appeler la police pendant que j'inspectais le lieu du crime. Je me déplaçai jusqu'à la porte et visualisai la scène qui aurait pu se produire. Quand la police arriva, je leur fis part de mes premières observations et par la suite ils me demandèrent de m'occuper de cette enquête. Les « hommes en blanc » envoyèrent au laboratoire les empreintes prélevées dans l'entrepôt frigorifique, puis l'homme fut décroché de son perchoir et emmené pour une autopsie à la morgue. Les gendarmes raccompagnèrent le cuisinier à son lotissement, après un interrogatoire peu utile étant donné la paralysie qui le prenait et ses jambes en coton qui l'empêchaient d'avancer. Ses seuls souvenirs étaient ceux d'un homme d'un mètre quatre-vingt-dix qui portait une capuche. Le cuisinier n'avait pas pu voir plus de détails concernant cet homme. Après cette journée des plus mouvementées, je filai jusqu'à chez moi. Encore beaucoup de questions trottaient dans ma tête. Une fois dans mon lit, je m'endormis très vite.

Minuit. Je me réveillai en sursaut, je venais de faire un cauchemar. Je décidai d'aller chercher un verre d'eau dans la cuisine, puis d'un coup, j'eus l'image de cet homme suspendu à mon porte-manteau. C'était lui, l'homme de tout à l'heure ! violemment, je me renversai le verre d'eau sur la tête et en une fraction de seconde, plus rien, l'homme n'était plus là. Cette affaire m'avait glacée le sang. En plus d'avoir commencé une nuit exécrable, j'entendis dans mon corridor des bruits de pas. Comme un homme imposant qui marchait à pas lourds, à pas lents, puis encore à pas lourds. Je n'arrivais pas à faire sortir ce bruit de ma tête.

Six heures du matin, je me réveillai. Une longue journée de travail et d'enquêtes m'attendait. Dans le bus, même avec mon livre préféré, *Les Fourmis* de Bernard Weber, je n'arrivais pas à me détendre. J'arrivai sur mon lieu de travail avec des cernes dignes d'une poche de kangourou. Je me sentis dévisagée par tous les officiers. Pour essayer de me garder éveillée, je pris un café. Là où je travaillais, ce n'était pas toujours la joie : des journalistes

misogynes, des policiers homophobes... En bref, tout pour que je devienne leur « tête de turc ». Mais en tant que femme, je ne voulais pas m'abaisser à leur niveau de médiocrité. Du haut de mon mètre soixante-dix, élevé de deux centimètres par mes cuissardes, je franchis avec fierté cette allée de bureaux, ne me souciant pas de leurs mots. Rien qu'en regardant le dossier et le rapport du laboratoire installés sur mon bureau, je me trouvai terrorisée. Je me mis au travail. J'appris que la victime s'appelait Bob Carter, qu'elle mesurait un mètre quatre-vingt-deux pour 90 kilogrammes et que le coup de couteau l'avait bel et bien tuée. J'en déduis que son meurtrier devait avoir beaucoup de force pour le soulever, ce qui me valut trois suspects : le patron, le serveur et le cuisinier. Je suspectai donc les hommes qui côtoyaient Bob et abandonnai l'idée que le tueur occupait la place de femme. Je tombai des nues en feuilletant la dernière page du rapport. Le médecin légiste expliquait que l'arme du crime ne portait pas d'empreintes ce qui allait me compliquer la tâche, mais je savais que le meurtrier possédait des gants. Après une heure de recherches et aucune réponse à mes questions, je décampai donc pour me rendre chez le serveur afin de lui poser quelques questions à propos de son collègue décédé. Le serveur me raconta que le cuisinier s'appelait Yves Johnson, qu'il était d'un tempérament plutôt froid et renfermé sur lui-même, alors que Bob était tout le contraire, mais ça ne les empêchait pas de collaborer. Il me dit aussi que, de temps en temps, le patron complimentait Bob et lui donnait des conseils sans se préoccuper d'Yves. Pour moi, ça s'appelait du favoritisme. Je commençais à croire qu'Yves avait pu tuer son collègue mais gardai la possibilité que ce soit le patron. Avant que je parte, le serveur me promit que lui et la victime entretenaient de bonne relation. Je le rassurai en lui disant que le meurtrier devait au moins me dépasser, ce qui ne risquait pas d'arriver dans son cas. Aïe! Mon talon venait de se coincer dans la seule fente du pavillon. Ma cheville s'était fait la malle! De suite, j'accourus chez mon médecin qui me prescrit deux jours de repos, ainsi que des anti-inflammatoires.

Mes jours de repos s'écoulaient. J'avancerais doucement mais sûrement dans mon enquête. Pour me procurer plus de détails, je m'éclipsais de mon chez moi afin de dialoguer avec le patron. L'homme m'affirma qu'effectivement il prêtait plus d'attention à Bob qu'à son collègue, mais nia cependant le fait qu'il le favorisait. Il m'expliqua qu'il s'occupait moins d'Yves car il faisait preuves de beaucoup d'autonomie ; il observait d'ailleurs en lui un fort potentiel. Quant à Bob, le stress l'envahissait vite et il ne reflétait pas une grande assurance. En fait, je n'appris pas énormément de choses, mis à part qu'Yves possédait un caractère impulsif. Je me remémorai alors les informations les plus importantes que j'avais réussi à obtenir.

En rentrant chez moi, je passai devant le lieu du crime. Cette obscure clarté qui se dégageait du café, ce temps blafard et ces nuages qui recouvraient la tour de l'Europe me fichèrent la frousse. Je détalai à toute vitesse jusqu'à ma maison. Sur mon canapé, après avoir épongé mes impôts telle une bonne mathématicienne, une certaine fébrilité me gagna.

Le lendemain matin, mon chef m'appela et me demanda de venir le plus rapidement au commissariat. Là-bas, mon collègue m'accompagna dans la salle d'interrogatoire et m'expliqua en chemin qu'Yves voulait parler, mais seulement en ma présence. Le cuisinier me salua, je lui rendis la pareille et écoutai ce qu'il voulait me communiquer. Il se mit subitement à pleurer et à bafouiller sans aucune explication. Alors, pour calmer sa tension, je lui cherchai un verre d'eau et lui fis faire un exercice de respiration. Soudain, il se rapprocha de moi, sa lèvre collée à mon oreille, et chuchota avec une voix tremblante : « Je l'ai tué ». Je reculai délicatement et d'une voix sereine, je le questionnai sur ce qu'il avait commis. Il m'avoua le but de son meurtre : faire souffrir son patron en tuant son employé favori. Il ne supportait plus d'être mis de côté et voulait le faire comprendre. Yves se mit subitement à genoux et me supplia de l'épargner de la condamnation à perpétuité. Je lui expliquai que mon métier était enquêtrice et non avocate, je ne pouvais donc rien faire pour lui. Il s'excusa puis développa des tremblements. Je fis entrer les agents au plus vite pour qu'ils embarquent le coupable. Il allait découvrir un nouveau foyer qui changerait sa vie...

FIN